

— « On y va, papa... On était en train de rou-piller. C'est passé... Du champagne? Mais qui casque?... Ah! c'est le lignard. Où l'avez-vous pincé, celui-là?... » Et, fouillant dans une cantine, elle retira, l'une après l'autre, des bouteilles habillées de paille qu'elle apporta sur la table en les comptant : « Une, deux, trois, quatre, et puis ces trois. Ça fait sept. C'est donc quarante-deux francs. Deux badingues et quarante ronds. Mais la monnaie d'avance, ou à bas les pattes. » Sur un geste du capitaine j'avais sorti mon porte-monnaie, et donné les deux napoléons et les deux pièces blanches : « A la tienne! Etienne, » glapit cette Hébé de bastringue, en débouchant une de ses bouteilles et m'en faisant par gaminerie jaillir au nez le contenu. Puis, avisant un verre, elle me le tendit blanchissant de mousse pétillante, tandis que les autres bouchons sautaient de tous les côtés, que les verres s'emplissaient et que les buveurs commençaient d'entonner une chanson dont je me rappelle ces quelques vers :

Depuis Trochu, le gouverneur,
Jusqu'à Ducrot, ce vieux farceur,
Qui d'vait r'venir mort ou vainqueur,
Tout ça n' vaut pas la crott' d'eune mouche.
La prochain' fois qu'ça r'commenç'ra
Et que d' nouveau on s'bûchera,
Si tu crois qu'on obéira.
Tiens, regarde un peu comm'ej'me mouche...

Et tous de reprendre au refrain. Le capitaine, asseyant la Belge sur ses genoux, battait la mesure

avec le revolver dont il m'avait menacé tout à l'heure et il me criait :

— « Hé là-bas! l'enflé! Un peu plus de cœur à boire, mon garçon, si tu veux qu'on te croie... C'est pas de la limonade, pourtant, cette vinasse-là... A la sociale, animal!... »

V

Si vous avez bien compris l'exaltation, follement idéaliste, sous l'empire de laquelle je m'étais élancé vers Paris, vous comprendrez aussi, sans autre commentaire, pourquoi le champagne versé par l'ignoble gaupe restait dans ma gorge serrée. Cette rencontre avec la réalité révolutionnaire me glaçait d'une épouvante que je n'avais jamais ressentie auparavant, que je n'ai jamais ressentie depuis. Eh quoi! Ces ivrognes à faces d'assassins, c'étaient les héros de la Justice et de la Liberté que j'étais venu rejoindre, au péril de ma vie, — pis que cela, de mon honneur? Malgré mes paradoxes, les principes de ma classe me dominaient trop pour que je ne m'en rendisse pas compte : la morale française qualifiait mon acte de crime. Quand j'avais posé à terre mon fusil et mon sac pour m'enfoncer dans le fourré, l'enthousiasme m'avait donné la force de ne pas écouter le mot que je me criais malgré moi : « Déserteur! Déserteur!

teur! » Assis à cette table de bivouac parmi ces révolutionnaires dégradés, tous mes scrupules de jeune bourgeois se réveillaient. Il était trop tard. Me forçant à vider d'un trait mon verre, je relevai le toast gouailleur, porté par l'amant de Florine la Belge, en répliquant un : « Oui, citoyen, à la sociale!... » si passionné qu'il cessa pour un instant de plaisanter.

— « Qui va conduire cet homme à la Guerre?... » demanda-t-il, après un silence.

— « Moi, » fit un des fédérés, un petit noiraud à profil de loustic, « j'ai justement ma femme malade rue de Sèvres. Je passerai voir comment elle est... »

— « C'est vrai, tu habites par là, Cavaroc, » reprit le capitaine : « Allons, accompagne-le. Mais tu m'en réponds sur ta tête? Si le pèlerin bouge, le rigolo; et tout de suite. » Il avait repris son revolver pour préférer cette menace. « On ne sait pas ce dont un Versailleux est capable... Si celui-là s'est payé notre fiole... » Il avait fait mine de me mettre en joue, et avec un mauvais rire il acheva sa phrase sur une basse bouffonnerie : « Nous nous serons toujours payé les siennes; » et il montrait les sept bouteilles vides... « Maintenant ça regarde les cabots de la haute, puisqu'il y a toujours des gens de la haute, même en temps de Commune... Attends que je t'écrive un mot pour Roguais. Celui-là du moins est un pur. Roguais, tu entends, Cavaroc, le général Roguais, rue Saint-Dominique, au ministère de la guerre, et pas un autre. C'est compris? »

Il avait avisé une plume, de l'encre, un chiffon de papier, le tout égaré avec des cartes à jouer et des boîtes de cartouches, dans un coin de cette table d'orgie. Il libella quelques lignes, mit la feuille dans une enveloppe, écrivit l'adresse, donna la lettre à Cavaroc, et, d'un geste brusque, me congédia, non sans avoir dit à deux de ses hommes : « Fouillez-le, » ce qu'ils exécutèrent en conscience, si bien que je n'avais plus d'arme sur moi quand je passai enfin l'enceinte, conduit par l'inconnu, armé, lui, jusqu'aux dents, auquel m'avait remis le capitaine. Par une contradiction que je ne me charge pas d'expliquer, ces brigands m'avaient laissé tout mon argent. Ma position n'en était que plus dangereuse. Que m'importait? Une détresse morale m'envahissait, trop grande pour laisser place en moi à une crainte quelconque. D'ailleurs si mon guide avait eu l'intention de m'assassiner pour me dépouiller, il n'aurait pas pris, comme il fit aussitôt, les rues les plus passantes et les plus éclairées. Des cabarets ouvraient de tous les côtés sur les trottoirs, regorgeant, quoiqu'il fût près de minuit, d'autres gardes nationaux et de filles. C'était une immense kermesse installée dans les faubourgs de cette ville assiégée qui m'apparaissait, des hauteurs de Saint-Cloud, comme l'acropole de l'émancipation humaine. Cavaroc marchait d'un pas indolent, le vrai pas du gouapeur qu'annonçait son visage, et qui se ralentissait encore à chaque minute. Je le voyais qui, de son œil aigu, cherchait des têtes de connaissance parmi les buveurs et les

buveuses, installés en plein vent. Un petit salut du geste ou de la voix, un clignement d'yeux, et il continuait d'aller, sans m'adresser la parole. Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de Passy, et nous descendîmes la pente du Trocadéro jusqu'au pont d'Iéna. Là, il s'arrêta et parut délibérer un moment avec lui-même. Puis, avec sa voix avinée de fricoteur :

— « Tu tiens donc beaucoup à ce qu'on te colle au mur ? » me demanda-t-il. « Il n'est pas malin, ton truc. Cet imbécile de Trinquart lui-même, » — j'appris ainsi le nom du capitaine, — « n'y a pas coupé, puisqu'il t'envoie à Roguais... Moi, je m'en f... J'ai une petite gonzesse de mes amies à côté d'ici. Je n'ai quitté le poste que pour aller la voir. Donne-moi cent francs puisque tu as de la braise, et je te laisse te tirer. »

— « Menez-moi chez le général Roguais, » répondis-je. « Vous vous trompez absolument. J'ai dit la vérité tout à l'heure. »

Il eut un geste d'étonnement et de nouveau d'hésitation. Nous fîmes cent autres pas, après lesquels il s'arrêta derechef.

— « Si c'est vrai, vous irez bien chez Roguais tout seul, » dit-il en cessant de me tutoyer, cette fois, « et si c'est faux, tant pis... Je vous répète que je m'en f... Mais vous ne refuserez pas cent francs à un brave garçon qui en a besoin et qui vous donnera tout de même quelque chose en échange. Si Roguais ne vous croit pas, ce bibelot vous servira, croyez-moi, et ça vaut bien les cent francs ! »

Il me tendait un bout de papier qui n'était rien moins qu'un passeport en blanc où je lus à la clarté d'un bec de gaz la redoutable signature de Raoul Rigault. A quel mobile obéis-je en acceptant ce marché ? C'était démentir toute mon attitude, et Cavaroc le comprit bien ainsi, car il me dit, quand je lui eus compté les cinq pièces d'or :

— « On ira bien jusqu'à sept comme pour le champagne. Ce n'est pas cher, je vous en f... mon billet, au prix où est le collage au mur... »

Je lui donnai encore les quarante francs, et il me quitta en ajoutant :

— « Ma bonne amie demeure rue de Sèvres, numéro 26. Elle s'appelle Elise Meure. Si vous avez à me parler, vous me trouverez là demain tout le jour et après-demain. Ma blonde et moi, on va bouffer les cent quarante balles et gobelotter un peu. — Cavaroc, chez Elise Meure, 26, rue de Sèvres, au troisième, la porte à droite... A votre service. »

VI

Le drôle avait mis de la bonhomie dans cet adieu. Mais n'y en avait-il pas jusque dans cette manière de me rançonner ? Il aurait pu si aisément faire pire. Le dégoût qui m'accablait depuis la porte de Passy aurait dû être diminué. Le côté

fripouille de ce brocanteur de passeports m'éœura encore davantage. Je le regardais, ce laissez-passer. C'était le moyen de m'échapper, de fuir cette ville maudite où j'étais venu me jeter si follement. Pour aller où? Chez les Allemands? Non, non! Le sort en était jeté. En désertant, je m'étais condamné moi-même à servir la Commune. Si étrange que ce fût, l'honneur le voulait maintenant. Ma seule excuse d'avoir abandonné mon poste était dans une conviction. J'avais obéi à un principe, ou bien j'étais un misérable. En quoi ce principe avait-il changé depuis mon départ du camp de Saint-Cloud? J'essayai, par un effort, de retrouver un peu de mes premières ardeurs.

— « Eh bien! oui, Trinquart est un ivrogne, Cavaroc un filou, et les autres ne valent pas mieux. Qu'est-ce que ça prouve? » me dis-je : « Que la discipline est mal faite dans cette armée improvisée et qu'elle renferme des alcooliques et des carottiers. Comme s'il en manquait là-bas! » Je me retournai, pour jeter mentalement ce défi, du côté où campaient ceux que j'avais quittés... « Il y a aussi des convaincus, j'en suis sûr. Roguais en est un. Je n'ai qu'à me rappeler ce qu'il a fait et comme ces gens en parlent. C'est lui qu'il faut que je voie... Pourvu qu'on ne m'arrête pas en route! »

Je m'acheminai vers la rue Saint-Dominique d'un pas déterminé, non sans avoir eu la précaution d'entrer chez un débitant de tabac : je demandai une plume et de l'encre pour remplir le laissez-

passer. Bien m'en prit. Mon uniforme, à présent que j'étais seul, me désignait trop à la curiosité. Entre le pont d'Iéna et le ministère, je fus abordé trois fois par des patrouilles. Ce papier et surtout le soin que je pris de mentionner Roguais me protégèrent les trois fois. C'était de quoi me confirmer dans l'opinion qu'un homme entouré d'un tel prestige représentait hautement la cause à laquelle il s'était donné. J'avais un si profond besoin de me trouver en face d'un révolutionnaire tel que je les avais tous rêvés! Mon cœur battait d'espérance, quand le soldat de planton à la porte du ministère m'eut dit que le général était là. Ma voix tremblait presque pour demander :

— « Il peut me recevoir? »

— « Il reçoit tout le monde, » me répondit le fédéré, avec un visible orgueil, comme si de servir sous un tel chef l'exaltait, lui aussi. Avec la pointe de son fusil baïonnette, il m'indiqua un escalier à droite dans la cour, et cinq minutes plus tard, j'étais introduit dans la salle où l'ancien élève de l'Ecole polytechnique travaillait. Les seuls ordres intelligents donnés, après le départ de Rossel, dans cette sanglante pétaudière, émanèrent de lui. Je vis un homme de quarante ans, assis à une table sur laquelle étaient ouvertes des cartes. Il ne ressemblait guère aux Trinquart et aux Cavaroc. On n'imaginait pas une Florine assise sur les genoux de cet ascète. Tout grisonnant déjà, maigre, la face et les mains osseuses, les épaules aiguës, Roguais était véritablement dévoré

par des passions d'idées. Sa mentalité n'avait rien de commun avec celle des malheureux qu'il avait entrepris d'organiser. Il leva sur moi un visage, plaqué de rouge par l'âcreté du sang, où brûlaient deux prunelles noires et fiévreuses. Il me dit sèchement d'expliquer mon affaire, et il ne cessa pas, tandis que je parlais, de m'envelopper de son passionné regard sans m'interrompre d'une question. Quand j'eus fini, son opinion sur moi était fixée :

— « C'est très propre, ce que vous avez fait là, citoyen, » répondit-il avec une simplicité cassante. Il répéta : « Très propre. Vous n'aurez pas à vous repentir. D'après les rapports qui me viennent de tous les côtés, des milliers de soldats pensent comme vous dans l'armée de Versailles. Quelques exemples comme le vôtre, et ça ira, ça ira... Paris vainqueur, — et nous vaincrons, — la province se soulève, et, en même temps que la province, l'armée prussienne... J'ai des rapports aussi de ce côté-là. Il se fait chez les Allemands campés sous Paris, et plus encore chez ceux qui sont restés là-bas, une propagande socialiste et républicaine inouïe. On leur a trop menti. On leur a dit qu'on faisait la guerre à Napoléon. Napoléon est chassé depuis des mois et la guerre continue. Ils en ont assez. Notre victoire sera le signal de leur révolte contre leurs chefs. Cette armée et nous marchant ensemble, vous voyez cela?... Mais c'est la délivrance universelle ! Vous entendez ? Elle sera notre œuvre. La Commune de Paris, c'est la Révolution

des peuples qui commence. Vous aurez la gloire d'y avoir participé. Paris, c'est le Christ des nations. Ils ont cru le mettre au tombeau. Il va ressusciter et plus sûrement que l'autre... Serait-ce beau, hein ! la République universelle, je répète, sortant de cette affreuse guerre ? Vainqueurs et vaincus s'entendant pour écraser tous les despotismes, celui du sabre et celui du capital ? Les Etats-Unis de l'Ouest en attendant ceux de l'Europe et ceux du monde?... »

Le général de la Commune — qui devait tomber quinze jours plus tard sur la barricade du Panthéon — avait dans ses prunelles, en me parlant, une extase de visionnaire. L'illuminisme de la Révolution s'emparait de lui. J'aurais dû retrouver, à son contact, mon enthousiasme de Saint-Cloud. Mais non. Il me fut impossible de communier de cœur avec cette exaltation. Elle me donnait par trop l'évidence de la chimère. Ma captivité en Allemagne m'avait renseigné sur les sentiments que nous portaient les gens d'outre-Rhin. Mon séjour à Cherbourg et à Versailles m'avait également renseigné sur la province et ses dispositions d'esprit. J'eus la sensation que j'avais un fou devant moi, et qui, tout de suite, ne me laissa plus de doute sur le caractère sanguinaire de sa manie.

— « Voyons, » reprit-il, « votre nom ? votre adresse à Paris?... Vous n'en avez pas?... Naturellement. Eh bien ! allez coucher à l'hôtel, et repassez ici demain, vers les dix heures... Voilà un sauf-conduit que vous n'aurez qu'à montrer pour

que l'on ne vous cueille pas... » Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier avec l'en-tête du ministère. Je fus sur le point de lui parler du laissez-passer de Cavaroc. Puis je me tus, pour ne pas dénoncer ce profiteur, après tout inoffensif, au fanatique qui continuait : « Je vais vous proposer pour officier. Vous aurez votre nomination avant vingt-quatre heures, peut-être tout de suite. Je vous mettrai à la Grande Roquette. J'ai besoin de gens sûrs pour garder nos otages. On vous en a parlé à Versailles? Je sais. Je sais. Ils croient que nous n'oserons pas... » Il se mit à rire, et de quel rire! « Nous tenons là quelques grosses pièces, notamment l'archevêque. J'ai toujours peur qu'on me les laisse filer. Si le petit Thiers nous embêtait trop..., rran! comme a dit cet autre qu'on a fait maréchal pour ça. Nous aussi nous dirons : rran! Mais ce ne sera pas sur les pauvres bougres, ce sera sur la haute pègre sociale que nous tirerons... Si l'on m'écoutait, on aurait déjà fusillé tout le lot. Il faut mettre du sang entre Paris et Versailles, et du sang qui ne se lave pas. C'était la méthode de Danton, la bonne. Ceux d'aujourd'hui n'ont pas d'estomac. J'en ai, moi, et mes mesures sont prises... Je vois que ça ne vous chante pas, cette besogne, hein?... On vous en trouvera une autre... En tout cas, à demain, dix heures. »

Je me suis demandé souvent si le terrible homme ne m'avait pas tendu un piège. Les fanatiques sont des soupçonneux. Cette proposition d'un poste de confiance était bien singulière,

adressée tout de go à un transfuge qui n'apportait de sa sincérité d'autre preuve que sa présence. Peut-être si j'eusse accepté cette offre avec empressement, Roguais m'eût-il fait arrêter, séance tenante. Peut-être considérait-il simplement qu'un soldat de Versailles, déserteur et passible du conseil de guerre, ayant coupé les ponts derrière lui, représentait un maximum de sécurité. Je ne me suis posé ces questions que plus tard. Sur le moment, je ne vis que le retroussis frémissant des lèvres du terroriste et le féroce éclair de son regard. J'ai lu depuis, dans je ne sais quels *Mémoires* qu'un conventionnel se justifiait sous l'Empire d'avoir voté la mort de Robespierre, ce bon républicain, en disant : « Ah! si vous aviez vu ses yeux verts! » Ils ne pouvaient pas être plus cruels que les yeux noirs de Roguais, se caressant en imagination au sang rouge et chaud de ses prisonniers. Mon impression fut si terrible, qu'une fois dans la cour mes jambes se mirent à trembler. Il me fallut toute ma force d'âme pour sortir du ministère. Je me vis y revenant le lendemain, et dépêché à la garde de ces otages dont j'avais lu par avance le tragique destin sur le visage du maniaque. Je me vis chargé d'exécuter la sentence que cette bouche au pli sinistre avait édictée devant moi. Même si j'obtenais d'être employé ailleurs, comme le général me l'avait à peu près promis, je serais solidaire de ces assassinats, maintenant que je les savais décidés. J'étais prévenu qu'une entreprise de massacre s'organisait froi-

dement, méthodiquement, résolument. Pouvais-je encore faire le coup de feu au service d'un gouvernement qui avait ce crime dans son programme? Car il l'avait. Je n'en pouvais plus douter...

VII

Je me souviens. Je suivais la rue Saint-Dominique, en proie au tumulte de ces pensées. Le boulevard Saint-Germain était à peine amorcé alors dans sa partie qui touche au quartier Latin. Cinquante petites rues s'y entrelaçaient, en dédale, que je connaissais, pour en avoir suivi, enfant, les minces trottoirs. Mes parents avaient habité place Saint-Sulpice, le temps qu'avaient duré mes études. Mes pas me conduisirent automatiquement devant la porte de la vieille maison dont j'avais si souvent franchi le seuil, la main dans la main de ma mère pour aller, soit au lycée Saint-Louis où je faisais mes classes, soit au Luxembourg. Toutes les fenêtres étaient fermées. Je restai indéfiniment debout contre la fontaine, au milieu de la place, à regarder cette façade dont le seul aspect me représentait des années d'une existence familiale, si probe et si propre, si régulière, si bourgeoise, je reprends le mot, malgré les convictions politiques de mon père, d'un naïf, mais généreux idéalisme. L'antithèse entre ces images

et les émotions que je venais de traverser me fut insupportable. Je me détournai, et je repris ma marche avec le projet d'aller coucher dans un hôtel que je connaissais au coin de la rue Bonaparte et de la rue de Vaugirard, en face du jardin. Je passai devant la mairie. Je m'arrêtai de nouveau pour regarder quelques proclamations placardées sur le mur et qu'éclairait un bec de gaz placé devant. Dois-je appeler hasard ou providence la rencontre que mes yeux firent, au bas de ces affiches, d'une signature qui me détermina du coup à tout risquer plutôt que de demeurer dans cette ville gouvernée par des Trinquart, des Roguais et des Bascoulergue? Ainsi s'appelait cet homme. L'étrangeté de ce nom ne m'avait pas permis de l'oublier, même s'il n'avait pas été mêlé pour moi à un drame. Jules Bascoulergue — c'était bien le prénom — avait été employé à la banque où mon père était inspecteur. Il avait commis une escroquerie. Mon père l'avait découverte. Congédié sans procès, le misérable — mon père l'avait su encore — était entré dans la police. Y était-il toujours? Jouait-il dans le mouvement communiste le double jeu d'un agent provocateur? Ou bien une nouvelle catastrophe de son existence l'avait-elle jeté dans ce parti de désespérés? Quelle que fut la cause, il y figurait comme un personnage presque officiel, et c'en était trop. Le mouchar après l'assassin, et l'assassin après l'ivrogne, — la série se complétait sinistrement. Je n'avais plus qu'à fuir, à quitter ce coupe-gorge où j'étais

venu me jeter. Une seule idée me possédait maintenant : ne pas participer à une entreprise d'anarchie dont les moins hideux fauteurs étaient les alcooliques des remparts. Fuir? Mais comment? Mais où? J'étais déserteur!

VIII

« Déserteur!... » je me répétais ce mot tout haut, et ces trois syllabes me firent frissonner d'horreur, comme si leur véritable signification se révélait à mon esprit pour la première fois. Dans l'éclair d'une vision aussi nette que la réalité, je me vis, si je rentrais à Saint-Cloud, arrêté, puis traîné en prison, puis traduit à la barre d'un conseil de guerre, et le reste. Je n'avais pas seulement déserté. J'avais déserté devant l'ennemi... Le camp d'où je m'étais sauvé, il y avait trois heures, m'apparut : les tentes dressées dans le parc, mes camarades en armes. Je vis la patrouille se dirigeant pour me relever vers l'endroit où j'étais de faction. On trouvait mon fusil et mon sac au pied de l'arbre où je les avais abandonnés. Je vis le sergent courant chez le colonel, — ce colonel, marquis de Boutières, qui n'avait rien de commun avec Roguais et dont jusqu'alors j'avais tant haï le sévère visage aristocratique. Et voici que dans ce même éclair hallucinatoire le caractère secret de cette

physionomie se découvrit soudain à moi avec une évidence irraisonnée et indiscutable. Je ne peux comparer ce que je sentis là, sur cette place déserte du Paris de la Commune, qu'à l'infailible instinct qui veut qu'un animal, un chien, devine l'ennemi ou l'ami dans un inconnu qui s'approche. Je compris que ce chef était vraiment un chef, un grand cœur viril de père et à qui un de « ses enfants » — je ne pensais plus à m'irriter de cette appellation — ne s'adresserait pas en vain dans une heure comme celle que je traversais. D'ailleurs, je n'avais pas le choix. Coûte que coûte, et quoi qu'il dût m'arriver, il fallait rentrer au camp, aller droit à lui, se remettre à sa merci. Ma faute avait été si courte!... Oui. Mais le code militaire? Dépendrait-il du colonel, même s'il le voulait, d'en adoucir pour moi la rigueur implacable? Plutôt que de courir un si terrible risque, ne valait-il pas mieux me cacher dans Paris? Le jour où l'armée régulière entrerait, je me présenterais comme ayant été fait prisonnier. J'aurais été enlevé pendant que j'étais de garde... Qui donc pourrait contrôler mes dires?

Je dois me rendre cette justice : je ne m'attardai pas cinq minutes à cette hypothèse. Le sentiment de l'honneur militaire s'était réveillé en moi. Je m'en rendais compte : plus l'aveu serait rapide et spontané, plus absolument il effacerait ma faute. L'aveu? Je raisonnais comme si les avions eussent été déjà inventés et que je pusse m'évader de cette ville sans avoir à en franchir les remparts.

J'étais entré. Il fallait sortir. Comment? Je ne vous décrirai pas ma course affolée à travers les rues. Elle dura jusqu'au petit jour. Je m'approchai successivement de quatre portes, celles d'Italie, de Choisy, d'Ivry et de Vanves. Elles étaient gardées. Je me rabattis sur la Seine. La navigation fluviale avait repris aussitôt après l'amnistie. Elle n'avait pas été interrompue depuis la Commune. La charité d'un patron à qui je m'adressai, me permit enfin de sortir, au péril de ma vie, caché dans la soute à charbon de sa péniche. A huit heures du matin, je sautais sur la berge de Conflans. Un bateau passeur me mettait de l'autre côté. A dix heures, — le moment même où Roguais m'attendait rue Saint-Dominique, — j'étais à Saint-Cloud et chez mon colonel. Il écouta mon histoire que je lui racontai comme je viens de vous la dire, sans que rien sur sa figure exprimât une émotion quelconque. Puis, rudement :

— « Vous me ferez vingt-quatre heures de salle de police pour avoir manqué à l'appel ce matin. » Puis, me rappelant : « Voreux, vous me devez de bien vous conduire quand on ira au feu. » — « Ah! mon colonel », m'écriai-je. « Après ce que vous faites pour moi!... » — « C'est bon, c'est bon! J'aurai l'œil sur vous... » Et ce fut tout. Trois semaines plus tard, j'étais porté à l'ordre du jour, par M. de Boutières lui-même, pour m'être distingué dans la terrible bataille des rues. C'était ma seule manière de payer ma dette, et je l'avais payée. Un an plus tard, j'étais sous-officier, — et me voici. Comment

auriez-vous voulu que je fusse sévère pour ce pauvre***? — et il nomma notre camarade à l'occasion duquel il avait raconté son histoire. — Il m'aurait semblé que mon colonel de 71, ce juste qui m'avait plaint et sauvé, serait sorti de sa tombe pour venir me dire : « Et vous-même, Voreux? » C'est égal, donnez-moi un verre de fine champagne... Je ne puis revivre cette nuit-là sans en avoir froid dans les moelles. — Merci. Et maintenant, messieurs, causons d'autre chose, si vous voulez bien.

Février 1911.

FIN